

Déborah - La Rencontre Interdite

Déborah - La Rencontre Interdite

**DEBORAH
LA RENCONTRE INTERDITE**

Déborah - La Rencontre Interdite

DU MÊME AUTEUR

Déborah La Rencontre Interdite

Echappées Belles

Quatre

Un Amour de Confinement

Le Secret de Sarah

Le Code Makeda

Le Noël de la Seconde Chance

**Rejoignez la communauté de
Hélène Tavelle**

www.helenetavellecrivain.fr

Facebook : [helenetavellecrivain](https://www.facebook.com/helenetavellecrivain)

Instagram : [helenetavellecrivain](https://www.instagram.com/helenetavellecrivain)

Twitter : [HTavelleAuteur](https://twitter.com/HTavelleAuteur)

Déborah - La Rencontre Interdite

Hélène Tavelle

Déborah
La Rencontre Interdite

roman

La passion dévorante entre une working-girl,
mariée à un homme possessif, et un officier de police.

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction sur quelque support que ce soit, intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code Pénal.

Hélène Tavelle

Quelle douceur y a-t-il dans l'amour sinon l'amour passionné ?

William Shakespeare
Le Songe d'une nuit d'été

Révélation

Comme tous les matins, Déborah accompagne sa fille Lisa à l'école, même si elle a treize ans maintenant. Un trajet de dix minutes à pied, guidées par la chienne Bianca qui tire de toutes ses forces tellement elle est heureuse de sortir avec ses deux maîtresses pour la promenade du matin.

Qu'il neige, qu'il pleuve, qu'il fasse beau, les jours s'égrènent au fil de ces promenades matinales qui permettent à la jolie Déborah de se réconcilier avec les habitudes.

Lisa et sa maman sont quotidiennement les plus belles pour aller travailler. Ce matin, Déborah est renversante en tailleur noir strict mais glamour, robe sans manche et veste courte, bas à grosses résilles et escarpins stiletto Christian *Louboutin* qui dévoilent leurs célèbres semelles rouges à chaque pas.

Lisa, elle, illumine cette journée grise par son style évanescent et sa grâce elfique. L'ensemble capeline, dentelle et blouse hippie, découvrant ses épaules juvéniles semble avoir été choisi pour une séance photo de David Hamilton.

Un air de liberté rythme leur allure en parfaite harmonie et en fait un duo bien dans ses pompes et dans son époque.

Elles sont chics dès la première heure. Et, en ce petit quart d'heure de marche si précieux dans leur programme, elles refont le monde, souvent version rose.

Pourtant, ce matin, elles débattent ou plutôt échangent (puisque leurs points de vue sont similaires) sur le référendum à propos de l'Avortement en Irlande, seul pays d'Europe avec le Portugal à être contre...

Au moment de la séparation, elles se plantent de gros bisous

chaleureux comme si elles se quittaient pour plusieurs mois.

- Appelle-moi, maman, j'ai une pause de 9 à 10. Au fait, tu peux m'acheter le livre *Les hommes viennent de Mars, les femmes viennent de Vénus* ? Je veux le lire. Il paraît que c'est super !

Sourire de tendresse de Déborah qui acquiesce comme toujours. Elle ne refuse rien ou pratiquement rien à sa fille chérie. Elle se déclare très fière de sa *poupée*. Sa prunelle. Son rayon de soleil. Sa raison de vivre.

Deux années d'avance à l'école. Dans trois ans, elle terminera le lycée et aura son bac à 16 ans. Brillante mais pas ramenarde du tout, Lisa. Jolie en plus. Très fashionista. Sans cesse en train de customiser jeans, tee-shirts ou jupes.

Un sens inné de la fringue qui lui fait miroiter de devenir styliste avec en prime du marketing et de l'anglais pour l'international.

Lisa se montre en plus attentionnée, humaine, à l'écoute des autres (et pas que de sa chère maman). Sensible. Hyper sensible à la souffrance, à la peine des autres.

Déborah l'appelle volontiers le *Kouchner de l'école* (en souvenir de l'époque des sacs de riz et des opérations humanitaires du Ministre champion de la communication) car depuis l'école primaire, elle s'apitoie sur chaque malheur, chaque tracas de ses copines et copains de classe et tente de leur venir en aide dès qu'elle le peut.

Le cordon ombilical n'est pas coupé entre Lisa et Déborah. Toutes deux se plaisent à entretenir cet état de dépendance sécurisante et indispensable à leur équilibre.

Le pouvoir des deux, comme elles disent.

Dès que Déborah se retrouve seule, elle file au bar *d'en face* (ndlr en face de son agence) prendre son café à l'américaine sans quoi la journée ne peut démarrer. La tasse reste quasiment pleine à son départ car elle consacre ce moment de solitude à dresser ses listes du matin et de l'après-midi.

Deux listes. En tout premier, celle du travail (appels, rendez-vous, dossiers). Le meilleur moyen de se dynamiser et de se fixer des objectifs à atteindre contre vents et marées.

Schneider Electric, Bertrand Durail, RV pour incentive Marrakech
Metso, Jean Deloffre, RV pour présentation agence
PHS MEMS, Sylvie Cotte, organisation transferts VIP
HP, Sandrine Belhomme, team building "kick off"
Ikea, dossier événement peak days
GSK, arborescence du site internet
Plaquette Congrès des DRH

Et la seconde, la liste plus privée. Courses, amies, bénévolat. Une manière de ne pas perdre de vue qu'il n'y a pas que le travail qui compte.

2 lampes chambre bleue
Tapis de salle de bains noir ou blanc
Appeler Nathalie pour déjeuner
Faire mail Agence Juive pour la caravane sioniste
Convoquer le Conseil d'Administration (ordre du jour, date)
RV avec prof principal de Lisa

Tout est plus clair dans sa tête de cette façon.

Déborah n'a pas le temps, jamais.

Sa vie, elle la mène à 100 à l'heure et elle aime ça. Cette pure citadine active nage avec bonheur dans le stress, le bruit, la pollution.

Ainsi, ces listes dressées le matin en toute quiétude, seule face à elle-même, demeurent la seule façon de ne rien oublier.

D'autant que son côté *Poissons* bien affirmé la fait s'évader vers un imaginaire qu'elle aimerait atteindre sans s'en donner les moyens comme si le rêve suffisait à sa satisfaction.

Par exemple, elle adorerait vivre à New York, la ville du stress par excellence, du shopping, des grandes avenues, des centres commerciaux gigantesques, de la pollution. La city des excès et de la démesure qui baigne dans une atmosphère surréaliste due à une fumée permanente sur fond de décibels ambiants, causée paraît-il par les vapeurs du chauffage urbain et les bouches d'aération de métro (ceux qui relèvent la robe de Marilyn Monroe sur la plus célèbre affiche du cinéma hollywoodien).

Les paradoxes de New York. Grandeur et noirceur. Une ambivalence chère à Woody Allen qui du coup voit *Manhattan* en noir et blanc.

Dans ses rêves de New York, elle entend le *Rhapsody in Blue* de Gershwin, le blues de New York.

Elle devine Diane Keaton sur un banc dans la nuit noire contemplant le vertigineux Pont Verrazzano comme si elle le voyait pour la première fois.

Il y a des lieux ainsi faits qu'ils sont révélateurs de vous-même, de votre moi profond. C'est le cas de New York pour Déborah.

Elle sursaute littéralement lorsque Momo, le serveur, interrompt son songe éveillé pour lui parler de la température de Marrakech... 22° ! Elle se verrait bien alanguie à la chaleur de l'été dans un Riad rose et bleu, au cœur de la Palmeraie, portable à la main, à attendre qu'il l'appelle pour lui fixer rendez-vous.

Le Palais de Majorelle de Yves Saint-Laurent au bleu indigo inégalable siérait tout à fait à ce mirage. Elle jouerait à son héroïne fétiche, fleur bleue qu'elle est, *Angélique Marquise des Anges*, la belle et capricieuse Michèle Mercier, allongée sur un matelas au soleil grignotant sensuellement des grains de raisin... un téléphone à l'oreille.

Du pur fantasme décalé signé Déborah !

Ce matin-là, Déborah se demande donc s'il va l'appeler. Elle lui avait dit qu'elle était joignable à 8 heures 30. Mais le téléphone ne sonne pas. Si ce n'est un appel en numéro masqué de quelqu'un qui ne parle pas. Peut-être est-ce lui mais il aurait pu parler d'autant qu'elle a insisté avec ses Allô répétés. Le temps de chercher quelques pièces dans son portefeuille de cuir noir, Momo lui propose de payer le lendemain. Elle ne prête pas attention à son regard langoureux. Il est amoureux d'elle comme beaucoup des hommes qui l'entourent.

Une rue à traverser seulement pour se rendre de son appart au bureau !

- Voilà la seule organisation que j'ai réussie à mettre en place dans ma vie, se plaît-elle souvent à dire, alors qu'elle a réussi foule d'autres choses !

De retour au bureau, Déborah met immédiatement son portable sur vibreur. Car elle travaille avec son mari, Olivier, depuis 7 ans. Suite à une conjoncture particulière dans leurs deux carrières respectives au même moment, la création d'une société s'est imposée. Ils n'avaient pas le choix pour survivre.

On peut dire que cette entreprise est une réussite et qu'ils ont même pulvérisé leur niveau social. Leur agence de publicité se développe magnifiquement année après année, grâce à la complémentarité de leurs deux personnalités, lui le créatif, elle la commerciale née.

Et il ne comprend pas ce qui peut perturber sa femme depuis une semaine, elle qui n'avait pas fait d'ombre au tableau de leur mariage au cours de ces 20 années exemplaires de mariage.

Elle ne mange plus, écoute en boucle *Les Mots*, le hit de Mylène Farmer et Seal, slow érotico-romantico-sensuel. Elle opte désormais exclusivement pour les jupes, courtes de préférence, avec en première ligne *une marque rock* et ses célèbres mini-kilts.

Elle qui ne se souciait pas des dessous chics et qui adoptait résolument les culottes Petit-Bateau et les soutien-gorge triangles qui font la poitrine plate, a tout remis au placard pour investir dans des sous-vêtements plus que sexy, des culottes de soie et dentelle, des super push-up torrides.

Elle a donc abandonné le look Birkin pour la silhouette de Monica Bellucci. Et cela lui sied à merveille.

Le fleuriste fait son entrée, un bouquet de roses rouges à la

main. Etonnée, Déborah s'empare de la minuscule enveloppe épinglée sur le papier blanc opaque qui fait la signature du label *Au nom de la Rose*. Elle lit à voix basse le mot laconique : *De la part du jaloux masqué*.

Elle reconnaît le style inimitable de son mari, Olivier, devenu plus que soupçonneux, d'une jalousie malade, à la suivre partout, à vérifier les messages sur son portable, à débarquer au bar où Déborah prend un verre avec ses copines pour vérifier si elle ne ment pas.

Et pour cause... Le nouvel amour de Déborah est parti en vacances avec sa femme et leur fille *pour douze jours au moins...* Avec sa copine plutôt puisqu'il n'est pas marié...

- Enfin je pense qu'elle est de moi, avait-il ajouté en lui parlant de sa fille pour la première fois, jouant le mystère.

Il est donc parti à Avignon chez sa belle-sœur, la sœur de cette femme qu'elle ne connaît pas mais qu'elle déteste tellement. C'est elle qui dort avec lui. C'est elle qui va passer la Saint-Valentin demain avec lui. C'est elle qui partage ses vacances.

Beaucoup de choses pour la même personne... des choses essentielles. Ils projettent de partir quinze jours en Corse cet été. Il veut réserver pour être sûr de trouver de la place, la Corse étant une destination particulièrement courue.

- Je veux bien passer les vacances avec toi, mais tu crois que tu pourrais ? lui avait-il demandé quand elle lui avait interdit de prévoir des vacances avec sa femme.

Lorsqu'il l'a appelée un matin de la semaine dernière sur la

ligne fixe de l'agence, elle ne se doutait vraiment pas de ce qui allait arriver.

Il lui a dit qu'il était tout près de son bureau, qu'il voulait la voir. Elle a pensé que c'était pour la plainte en cours, a bouclé un dossier urgent, remis un peu de gloss sur ses lèvres et s'est rendue illico au bar où il l'attendait.

Il était debout, une gerbe de fleurs à la main, en uniforme discret de policier (pull et pantalon d'officier).

Il souriait, assez embarrassé ou plutôt intimidé par la présence de Déborah. Il l'a invitée à s'asseoir à une petite table pour deux personnes, sous la mezzanine, à l'abri des regards.

Il lui a déclaré sa flamme comme dans les romans. Il lui a dit qu'il aurait pu trouver cent prétextes de la rappeler mais qu'il ne voulait pas utiliser de subterfuge.

Il lui a donc avoué tout simplement qu'il était fou d'elle, qu'il avait pensé tout le week-end à elle, qu'elle avait de la classe, de l'élégance...

- D'ailleurs... lui a-t-il dit en montrant du doigt son chemisier de fines rayures bleu ciel aux poignets blancs, fermés par de précieux boutons de manchette... prouvant ainsi qu'il avait raison.

Il lui a déclamé des vers d'une chanson de Balavoine, le chanteur choucou de Déborah pour sa chanson L'AZIZA (Aziza est son nom de jeune fille qu'elle a tenu à garder tout contre celui de son mari comme une identité).

Son pull dont l'écusson de la Police Nationale attirait tous les regards des gens qui cherchaient désespérément une place dans le bar désormais bondé car l'heure du déjeuner approchait, était assorti à ses yeux, d'un bleu irrésistible.

Gênée, désorientée, troublée, tout à la fois, Déborah ne savait pas quoi répondre. Elle se recroquevillait de plus en plus sur son siège, cachant ses joues rougies avec les mains. Si elle avait su sur quel terrain allait se dérouler cette rencontre, elle se serait mieux habillée, aurait été chez le coiffeur. En plus, à gauche comme à droite, les murs de la Brasserie étaient recouverts de glaces, dévoilant son visage honteux de petite fille. Elle ne trouvait comme contenance que de fixer ostensiblement le bouquet de fleurs en faisant mine de le ranger pour ne pas gêner les voisins.

- Vous n'allez pas me dire que ça ne vous arrive jamais ? Vous devez être très courtisée... a-t'il lancé à la sage Déborah qui en guise de réponse sincère a apporté un correctif sans nier les faits.

- Les gens pensent en général que ce n'est pas possible, que je suis inaccessible.

- Qu'est-ce qui avait pu lui faire croire à lui que je pourrais être réceptive à ses avances ? s'était-elle dit en même temps en son for intérieur.

Il ignorait que la première fois qu'elle l'avait vu pour porter plainte dans son bureau de l'hôtel de police, sitôt sortie, elle s'était précipitée sur son portable pour appeler sa meilleure amie et lui hurler à l'oreille :

- Je suis amoureuse !

Elle avait, le matin même, composé nerveusement le 17 pour appeler la police, ne sachant pas quoi faire d'autre. En effet, le personnel de l'association dont elle est devenue la présidente subissait l'agressivité du président sortant qui ne supportait pas de perdre sa *maison*, comme il l'appelait. Et c'est le standard de la police qui lui avait donné le numéro de téléphone d'Anthony, l'officier en charge de ce genre d'affaires.

Elle avait immédiatement été subjuguée par sa voix envoûtante et avait à peine écouté ses conseils. Anthony avait tout de suite envoyé une voiture de police pour calmer l'énergumène puis avait demandé à Déborah, par l'intermédiaire des agents mandatés, de venir déposer une plainte. Finalement, elle n'avait fait qu'une main courante.

Déborah a toujours été militante et pratiquante mais sans tomber dans l'excès. Raisonnablement. Petite fille, elle allait au Talmud Torah, catéchisme des juifs, avec ses frères Samuel et Jonathan alors qu'à l'époque, les Bath Mitzvah, communions des filles juives, n'étaient pas à la mode et que les filles ne fréquentaient pas les synagogues.

Elle ne mange pas de porc ni de fruits de mer mais n'opte pas exclusivement pour la viande casher.

Trop carnivore et adepte de restos branchés, elle est fan des T bone et des New York Strip Steaks.

Elle lit les livres de prières mais ne parle pas l'hébreu moderne.

Elle s'est mariée avec un non juif parce qu'elle n'a jamais réussi à tomber amoureuse d'un juif. Elle aurait eu l'impression de commettre un inceste, de coucher avec un frère ou un cousin.

Elle élève sa fille dans le judaïsme. D'ailleurs Lisa a fréquenté une école juive jusqu'au Collège. Olivier la suit depuis toujours dans cette démarche assurant pourtant qu'il est athée et que s'il devait se pencher vers une religion, ce serait vers le bouddhisme pour des raisons de philosophie plus que de croyance en Dieu. Ce qui ne l'empêche pas de faire Kippour, Pessah et Hanoukah, les fêtes primordiales, pour le respect de Déborah et de la famille qu'il forme avec Lisa, leur fille unique.

Sortant de sa torpeur dans la Brasserie bruissant désormais des bruits des couverts et des échanges des clients en plein déjeuner, elle a demandé de façon abrupte et non réfléchie, à cours d'idée, au beau lieutenant :

- Quel âge avez-vous ?

Le couperet tombe !

- 34

Elle en a 42 et ne pouvait même pas gratter quelques années puisque son dépôt de plainte affichait son âge et que ce détail n'avait pas dû lui échapper.

- Vous ne faites pas votre âge... a-t-il assuré sans même lui demander le sien.

Elle avait donc bien raison de penser qu'il avait mémorisé toutes les réponses aux questions plus qu'indiscretes qu'il lui avait posées et auxquelles elle n'avait pas d'autre choix que de répondre par l'absolue vérité. Aucun mensonge possible... il représente la Loi.

C'est vrai que Déborah ne fait pas son âge. A 30 ans, elle passait encore pour une étudiante. Dix ans plus tard, sa fraîcheur reste intacte et son dress code chicissime en fait une jeune femme radieuse et séduisante. Il faut dire qu'elle détient un sens inné du style et du bon goût que cela soit pour le maquillage ou la façon de s'habiller, de se coiffer.

Mais sa jeunesse éternelle, elle la doit avant tout à une peau étonnamment lisse, sans aucune ride. Elle tient probablement en cela de sa grand-mère, Sarah-Elise, si resplendissante jusqu'à la fin de sa vie, morte à 79 ans avec un teint d'ivoire dépourvu de la moindre trace du temps. Et Déborah a régulièrement droit à des *Bonjour Mademoiselle* qui la font sourire et qu'elle se garde bien de contredire.

Pas plus tard qu'hier, on a sonné à la porte. C'était le facteur qui l'a littéralement clouée quand elle a ouvert la porte :

- Où sont tes parents ? J'ai une lettre recommandée pour eux. En partant du restaurant, après un café resté froid dans leurs tasses respectives, le bel officier lui a tendu sa carte de visite puis a demandé du papier au serveur et a griffonné deux numéros de téléphone, sa ligne directe à l'hôtel de police et son numéro de portable.

- Si vous avez envie... Si vous avez besoin de quelque chose...

Elle a pris la feuille en regardant les numéros puis s'est esquivé sans lui donner le moindre espoir, le laissant même penser qu'il s'était montré incorrect avec la prude jeune femme qu'elle est.

L'après-midi, de retour à l'agence, face à la désormais

morosité de sa vie, elle a tout observé autour d'elle et s'est dit qu'elle devait le rappeler.

- Allô !... C'est moi !

- Déborah ? ... Je n'aurais pas pensé que vous me rappelleriez. Et si vite...

- Avec moi, c'est tout ou rien. Tout de suite ou jamais... C'est donc maintenant. On se voit cet après-midi ?

Tout a été très vite avec Anthony ensuite.

De délicieux moments passés dans un café pour poivrots adeptes du petit blanc au bar (loin des lieux tendance du centre-ville qu'elle a coutume de fréquenter).

Des rencontres secrètes dans des petites rues à marcher éloignés l'un de l'autre ou à s'embrasser dans des porches pour ne pas être vus.

Des discussions entrecoupées de baisers passionnés dans un parc, sur un banc, toujours le même, *leur* banc (elle qui, depuis son plus jeune âge, exècre pourtant les espaces verts).

Des appels suaves et des textos doux, infiniment sucrés, comme celui qu'Anthony lui écrit un jour où ils ne peuvent pas se voir :

Une journée sans te voir. Comment faire pour ne pas penser qu'à toi.

De toute façon malgré leur différence d'âge, c'est elle la plus jeune dans ses bras.

- Mon bébé, lui répète-t-il sans cesse

ou encore

- On dirait un animal sauvage à apprivoiser, alors qu'il veut l'embrasser et qu'elle baisse la tête, culpabilisant irrémédiablement, elle qui ne pensait pas un jour dans sa vie embrasser un autre homme qu'Olivier.

Elle découvre à quel point cet acte qui lui semblait banal, voire obligatoire, se révèle magique, enivrant, étourdissant.

L'impression que le temps s'arrête pendant cette exquise apnée où leurs langues se savourent, se battent en duel, se déchirent et se calment l'une contre l'autre sans vouloir jamais arrêter ce jeu de l'amour dans un silence sourd, interrompu seulement par des gémissements proches de la souffrance tant ils sont intenses.

Une vie parallèle ! Elle a enfin cette vie parallèle dont elle saoule son entourage depuis son adolescence.

La sage Déborah rêvait d'une *vie parallèle* comme elle l'appelait, sans vraiment savoir ce que cela voulait dire tant elle était naïve.

Cette expression faisait les délices de son entourage indulgent qui la laissait parler sans trop y croire.

Etait-elle visionnaire en espérant une telle situation ?

Se rebellait-elle inconsciemment contre les affres de l'éducation juive qui voue chaque femme à un mariage fidèle quoi qu'il arrive, annihilant par le fait toute possibilité de bouleversement dans une existence toute tracée ?

Tata Renée ou tata Gisèle vivent à côté de leur certes gentil mais peu torride mari sans qu'on puisse imaginer la moindre rupture ou la moindre trahison possible de la part de ces femmes exemplaires.

Pourquoi tout à coup, elle qui était une mère avant tout, une épouse attentive, elle qui avait été une jeune fille plus que timide et inhibée avec les garçons, se métamorphose-t-elle ?

Elle ne trouve aucune réponse à ce mystère. C'est indépendant de son désir, de sa volonté, de son conscient. Elle ne peut rien y faire.

Elle subit cet amour, tour à tour comme des moments d'extrême bonheur ou de tourment intense. Le vide dans le ventre. Une boule à l'estomac en permanence. Ça fait mal ! L'impression d'avoir faim et de ne pouvoir rien absorber. Et toujours cette attente, comme si elle ne pouvait être sereine que dans ses bras, à entendre sa voix ou encore à lire un de ses textos... Ces derniers sont peu nombreux pour une discrétion imposée. Elle ne peut conserver ni les SMS ni les messages de son répondeur de peur que son mari ne les découvre. Déborah le déplore tant ! Elle aurait pu passer ses journées à les relire, à les réécouter.

Mardi après-midi

Dernier jour avant le départ d'Anthony

Elle peut le voir de 16 heures à 17 heures 45 ! Presque deux heures avec lui, assis sur un banc.

- Tu as combien de temps ? lui demande-t-elle immédiatement, angoissée par ce maudit emprisonnement.

- Je termine à 20h30. J'ai le temps que tu veux.